

De l'utilité des préjugés

Richard Latendresse,
formateur,
Groupe Alpha Laval

Qui a des préjugés? Les plus riches ou les moins instruits? Les plus vieux ou les plus jeunes? Les travailleurs manuels ou les intellectuels? Les personnes qui ne sont pas elles-mêmes l'objet de préjugés?

Les préjugés ne sont pas l'apanage d'un groupe particulier: tous les membres de la société en sont porteurs, qu'ils le veuillent ou non. Depuis toujours, ils s'inscrivent dans l'histoire de l'humanité et font partie intégrante des êtres humains.

Parce que les préjugés portent atteinte à la vie et à la dignité de celles et ceux qui les subissent, nous devons chercher par tous les moyens à les combattre.

Pour cela, il faut non seulement savoir les reconnaître, mais surtout comprendre les mécanismes qui les créent.

Définition, caractéristiques des préjugés

On définit habituellement les préjugés comme des opinions prématurées, des jugements que l'on porte avant de connaître réellement une situation, un problème, un groupe de personnes. Dans la vie courante, cela signifie se forger des opinions hâtives à partir de renseignements incomplets puisqu'on ne peut tout connaître et tout vivre.

En général, les préjugés résistent à l'information. Qui ne s'est pas retrouvé devant un mur à essayer de renverser les préjugés démontrés à l'endroit des personnes analphabètes ou immigrantes? Les faits et nos arguments n'ont pas réussi à transformer la façon de voir de nos vis-à-vis, notamment parce que les préjugés relèvent plutôt de l'émotif que du rationnel.

Les préjugés sont tenaces car ils s'appuient souvent sur l'expérience : «Je connais quelqu'un qui est comme ça.»

Si les préjugés concernent en général les groupes de personnes, ils peuvent porter également sur des idées, comme le féminisme, la justice sociale, sur la croyance religieuse ou sur des phénomènes sociaux comme la maladie mentale, la toxicomanie ou le suicide.

Selon les valeurs, l'éducation reçue, les intérêts, le groupe social auquel on appartient, l'expérience ou les idéologies dominantes du moment, les préjugés varieront d'une personne à l'autre.

Ils se traduisent dans l'agir. On parle alors de discrimination, c'est-à-dire d'une distinction, d'une exclusion ou d'une préférence de traitement ou de considération, fondée sur la race, la couleur, la religion, le sexe, la langue, l'origine nationale, les convictions politiques, l'âge, la condition sociale ou tout autre attribut. Cette discrimination a pour effet de détruire ou de compromettre la reconnaissance et l'exercice, en pleine égalité, des droits et libertés de la personne. Elle sépare un groupe social d'un autre en le traitant moins bien.

Selon les valeurs, l'éducation reçue, les intérêts, le groupe social auquel on appartient, l'expérience ou les idéologies dominantes du moment, les préjugés varieront d'une personne à l'autre.

Et la discrimination finit très souvent par être érigée en système. Pensons à l'organisation des sociétés racistes ou esclavagistes de l'Afrique du Sud ou des États-Unis. Pensons également au Québec sclérosé des années 50 qui rejetait en bloc les mères célibataires ou les homosexuels. Sans que cela soit aussi systématique, pensons à la discrimination subie par les personnes assistées sociales concernant le logement, par les personnes noires relativement à l'emploi, par les femmes plus âgées ou de moins belle apparence quant à certains types d'emplois ayant une visibilité publique.

À quoi servent les préjugés ?

Les préjugés sont des éléments constitutifs de notre société, à tel point qu'on les appelle lieux communs s'ils sont socialement acceptables : les fonctionnaires sont des paresseux, les personnes qui reçoivent longtemps de l'aide sociale, c'est bien parce qu'elles le veulent, les jeunes sont des irresponsables et des individualistes, les musulmans sont des intégristes, les toxicomanes n'ont pas la volonté de s'en sortir.

Les préjugés servent à maintenir le *statu quo*, à faire accepter aux citoyennes et aux citoyens que notre société est fondamentalement inégale et injuste, et ne peut être transformée. Énormément de groupes subissent des préjugés : les personnes obèses, sourdes, handicapées, celles atteintes de maladie mentale, les locataires de HLM (habitations à loyer modique), celles et ceux qui habitent à l'extérieur de Montréal, les décrocheurs scolaires, les Amérindiens, etc. et doivent supporter le poids de l'injustice à leur endroit. Ce poids entraîne chez les

individus — à des degrés divers — la résignation et bien souvent l'envie de se conformer pour ne pas être pointés du doigt. Ainsi, la résistance au changement renforce le caractère inéluctable de l'injustice vécue. De plus, tout le monde sait que les personnes portant des jugements ont plus de valeur, sont meilleures que celles les subissant (!). Tout cela fait en sorte que les choses ne changent pas.

Les préjugés servent également à créer des divisions entre travailleuses, travailleurs et à atténuer la force qu'ils pourraient représenter. À une certaine époque chez Bell Canada, pour un travail identique, les postes de téléphonistes chargées des appels outre-mer étaient considérés plus prestigieux que les autres postes de téléphonistes. La création d'une division artificielle a certainement eu un impact sur la solidarité entre les travailleuses.

Les préjugés empêchent les citoyennes et les citoyens de voir, au-delà des différences, leurs intérêts communs. Leur isolement les conduit inévitablement à l'inaction. Voici, à ce propos, ce qu'écrivait en 1945 le révérend Martin J. Niemolleren, témoin de la montée du régime nazi en Allemagne : «Ils sont d'abord venus pour les communistes, mais je n'ai rien dit parce que je n'étais pas un communiste. Ensuite, ils sont venus pour les juifs, mais je n'ai rien dit parce que je n'étais pas un juif. Ensuite, ils sont venus pour les gens des syndicats, mais je n'ai rien dit parce que je n'étais pas membre de syndicats. Ensuite, ils sont venus pour les catholiques, mais je n'ai rien dit parce que j'étais protestant. Finalement, ils sont venus pour moi, et

1 Rénéald LEGENDRE. *Dictionnaire actuel de l'éducation*, 2^e édition, Montréal, Éditions Guérin, 1993, p. 382.

il ne restait plus personne pour dire quoi que ce soit? »

Les préjugés fournissent des boucs émissaires tout indiqués. La diversion ainsi créée nous dispense de trouver les causes réelles des problèmes et par conséquent d'apporter des solutions viables, de consentir aux efforts nécessaires pour instaurer des changements indispensables. Par exemple, les services de santé sont débordés parce que les gens abusent du système ; c'est à cause des personnes homosexuelles que le SIDA s'est propagé ; les enseignantes et les enseignants sont responsables des nombreux échecs scolaires des élèves.

Tous les groupes sociaux ne sont pas touchés de pareille façon. Moins les gens qui subissent des préjugés ont de pouvoir, de moyens pour se faire entendre et plus les préjugés atteignent leurs droits et leur dignité. Ne frappons-nous pas toujours plus fort sur les faibles? Ainsi, le préjugé affirmant que les baby-boomers sont des privilégiés, qu'ils profitent du système au détriment des jeunes n'a pas le même impact, n'est pas autant ostracisant que celui laissant croire que les autochtones sont des privilégiés parce qu'ils ne paient pas de taxes et que le gouvernement fédéral leur construit des maisons.

Si on accorde moins de valeur à certaines catégories de citoyennes et de citoyens, on leur concédera forcément moins de droits. Est-ce que le droit au travail, le droit de vivre décemment, le droit d'expression, le droit à l'instruction publique gratuite, le droit à l'information sont, dans les faits, les mêmes pour toutes et tous?

Moins les gens qui subissent des préjugés ont de pouvoir, de moyens pour se faire entendre et plus les préjugés atteignent leurs droits et leur dignité.

En accolant une étiquette défavorable à des personnes ou à des groupes, on détruit leur crédibilité. Tout ce qu'ils diront par la suite n'aura probablement plus aucune valeur. Et on réduira d'autant le soutien de la population à leur égard. Dans les années 50 au Québec, au Canada et aux États-Unis, celles et ceux qui luttaient pour les droits démocratiques étaient étiquetés « communistes ».

Sur le plan individuel, les préjugés aident certaines personnes à exercer un pouvoir sur d'autres, leur évitent de se faire contester ou remettre en question, leur permettent de se croire indispensables. Les préjugés leur servent à se créer une estime de soi. Voir les gens comme inférieurs donne un sentiment de supériorité : nous savons et les autres ne savent pas ce qu'il convient de faire.

Les préjugés peuvent camoufler des peurs. Plusieurs s'inquiètent de la présence accrue de personnes immigrantes dans leur région. Peut-être craignent-ils de ne plus se reconnaître dans la société, que le Québec finisse par perdre son identité. S'ils sont en outre peu scolarisés et sans formation professionnelle reconnue, l'immigration apparaît encore plus menaçante.

Ne pas laisser les préjugés penser à notre place

Les préjugés sont créés ou renforcés selon les époques et les intérêts des groupes sociaux dominants. Dans les années 70 à 90, il était communément admis que les chômeurs et les assistés sociaux étaient des paresseux et des profiteurs. Pour les politiciens et les médias, ce préjugé servait à justifier les compressions dans les programmes sociaux qui, selon eux, grevaient les budgets de l'État et étaient les premiers responsables du déficit budgétaire du gouvernement fédéral.

Aujourd'hui, les préjugés à la mode associent les musulmans à l'intégrisme et au terrorisme. De plus, toute action violente est jugée terroriste, peu importe le contexte, les raisons et la façon dont est menée une lutte armée. On met dans le même panier et sans aucune nuance action terroriste et lutte armée contre des dictatures et des situations d'oppression. Le terrorisme est identifié à toute action armée qui s'oppose aux États occidentaux et à leurs alliés, et rarement à une action armée de la part des États occidentaux et de leurs alliés.

Le problème n'est pas d'avoir des préjugés, car nous n'y échappons pas, malgré notre bonne volonté. Présents depuis que nous sommes petits, ils sont insidieux et conséquemment pas toujours faciles à reconnaître. Le problème est de penser que nous n'en avons pas parce que nous sommes de bonnes personnes, des personnes de gauche, que nous subissons nous-mêmes des préjugés, que nous voulons aider les gens, que nous sommes

Le problème n'est pas d'avoir des préjugés, mais de penser que nous n'en avons pas parce que nous sommes de bonnes personnes, des personnes de gauche, que nous subissons nous-mêmes des préjugés, que nous voulons aider les gens, que nous sommes critiques.

critiques. Personne n'est à l'abri des contradictions et des incohérences.

C'est à partir du moment où l'on admet avoir des préjugés que la transformation commence. Ce n'est toutefois pas aisé de changer des habitudes et des comportements fortement enracinés. (En même temps, n'est-ce pas cela qui est demandé aux participantes et aux participants de nos groupes?)

Par exemple, en partageant véritablement le pouvoir entre les participantes, les participants et les formatrices, les formateurs, nous créons un milieu où les individus peuvent s'épanouir, devenir plus autonomes et développer leur potentiel, un milieu dynamique et stimulant pour toutes et tous. Nous éliminons des tensions inutiles. Nous nous rapprochons du plaisir. Plaisir d'être avec les autres et d'agir ensemble.

Toutefois, il est erroné de croire que le changement social n'est possible qu'à l'intérieur de nos organismes. Nous nous refermons alors sur nous-mêmes

et «restons entre nous». Ne serait-il pas plus profitable de tabler sur notre force collective pour rayonner et avoir un impact social, de sortir de nos organismes pour émerger sur la place publique et ouvrir une brèche dans une société fermée sur bien des aspects?

La modification des structures sociales est d'une importance capitale. Il faut des lois, des organismes de contrôle et d'application, de défense des droits, un accès réel des citoyennes et des citoyens à la justice pour empêcher la discrimination. Mais ce n'est pas tout. Les changements qui ne s'attardent qu'à une modification des structures ne font pas long feu. On n'a qu'à penser aux acquis sociaux menacés depuis que les derniers gouvernements désengagent l'État de ses responsabilités ou aux grandes révolutions (comme la Révolution russe de 1917) qui promettaient de transformer la société et qui n'ont que changé les oppresseurs. Il faut aussi agir sur les mentalités.

Pour que les changements se fassent en profondeur et soient durables, les personnes doivent également se transformer. Dans le quotidien, il demeure facile de contourner les lois, de passer à côté des structures. La lutte contre la discrimination n'est jamais terminée et les retours en arrière, toujours possibles. N'importe quand, demain, de nouvelles catégories de gens seront mises au banc des accusés.

Certes, il y a eu des progrès indéniables concernant l'antisémitisme depuis l'époque des pogroms ; par rapport au racisme, des sociétés esclavagistes à

aujourd'hui; à propos du sexisme, de l'époque où l'on disait que les femmes n'avaient pas d'âme à maintenant. Il en va de même en ce qui concerne l'homophobie : les préjugés ont considérablement diminué au Québec et, par le fait même, la discrimination dont les personnes homosexuelles sont victimes. Mais rien n'est définitivement acquis.

Les préjugés ont une histoire. Ils évoluent, diminuent, se transforment... Dans le Québec d'avant les années 60, les non-croyants et les non-pratiquants avaient la vie dure puisqu'ils étaient

Pour que les changements se fassent en profondeur et soient durables, les personnes doivent également se transformer.

minoritaires. Aujourd'hui, les choses se sont inversées : ce sont les gens qui ont la foi et les pratiquants qui subissent des préjugés.

L'enjeu fondamental de la lutte contre les préjugés porte sur les mécanismes qui les génèrent et les maintiennent. Et cette lutte relève de notre responsabilité à la fois collective et individuelle.

Osons aller au-delà des étiquettes, pour connaître réellement, pour suspendre les jugements définitifs, pour laisser notre pensée être.